

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Gilles Vigneault

Roger Fournier

Volume 8, numéro 4 (46), juillet-août 1966

Pour la chanson

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30062ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, R. (1966). Gilles Vigneault. *Liberté*, 8(4), 50-57.

gilles vigneault

Pour faire entrer Gilles Vigneault dans ma vie, je lui ai fait subir une "rude mise en échec", et il s'est étendu sur la glace d'une patinoire, par un beau soir de février. Cela se passait au séminaire de Rimouski, il y aura bientôt vingt ans. A partir de ce jour, nous avons vécu une aventure passionnante : l'éveil de notre esprit étrangement adolescent. Pendant sept ou huit années, si l'on excepte le temps où il m'a précédé à l'Université Laval et celui des vacances, nous avons été ensemble tous les jours, riant, discutant, mangeant (peu !), rêvant, marchant dans les rues, réglant le sort du monde. Puis il s'est marié, par un beau matin de juillet. C'était une semaine avant que je laisse Québec pour Montréal. Je l'ai vu sortir du bassin Louise, debout sur le pont d'un petit bateau qui l'emportait avec sa femme vers Natashquan. John Débardeur prenait le large. (Avec la différence que l'épouse, dans son cas, est revenue avec le mari). L'insouciance plus ou moins réelle qui caractérisait notre vie jusqu'alors venait de recevoir le coup de grâce. Tout a une fin, heureusement...

Aujourd'hui, nous nous voyons de temps en temps pour préparer ses spectacles. Quand nous avons le temps de "parler", ce qui est assez rare, il suffit de quelques phrases et voilà que nous poursuivons une conversation commencée il y a plusieurs années. Ainsi avons-nous l'illusion de ne pas vieillir... Parfois je rencontre un gars ou une fille qui a connu Vigneault à l'époque de "la bohème" :

— Paraît que Vigneault joue à la vedette, asteure ?

— Joue pas à la vedette, y'en est une.

Voilà. Vigneault est une vedette. Non pas dans le sens qu'il possède une Cadillac, trente paires de chaussures, une villa sur la Côte d'Azur et un lac dans les Laurentides. Il est vedette tout simplement parce qu'il peut tenir l'affiche pendant trois semaines à la Comédie Canadienne, parce que ses disques et ses livres se vendent bien, parce que la télévision n'a pas souvent les moyens de se l'offrir, et parce que la province entière le connaît. On le connaît même à travers tout le Canada d'expression française, quelques Anglais s'intéressent à lui, et bientôt ce sera Paris. Une énorme quantité de femmes l'adorent et lui écrivent des choses engageantes. L'une d'elles, paraphrasant une de ses chansons, lui a écrit : "J'ai pour toi un lac, et deux montagnes..." Bien sûr, une femme offre ce qu'elle a... Et tout cela, il faut dire honnêtement qu'il ne l'a pas cherché.

Matériellement, son histoire ressemble à l'affaire Cendrillon. Il est né à Natashquan, petit village de pêcheurs accroché à la côte nord. C'est si loin "qu'y'a rien que le bon Dieu qui peut leur faire une visite", pour employer l'expression de mon oncle Ephrem. Inutile de dire que là, l'argent ne peut pas faire le malheur de qui que ce soit : il est ailleurs. Donc, pour faire débarquer Vigneault au Séminaire de Rimouski, un petit Vigneault de quatorze ans avec la tête pleine de mer et de dunes, il a fallu une baguette de fée quelque part.

C'est alors que l'aventure commence. Il est pauvre, ce petit, mais il est né avec la maladie de faire des vers, avec un esprit qui pétille, un coeur qui veut aimer plus que tous les coeurs du monde, de longs bras qui veulent diriger des orchestres, un sens inné de la musique, un étrange besoin de danser, de rythmer, un énorme besoin de rire, de parader, de faire rire, de faire le beau, d'être le plus brillant, d'avoir le dernier mot, de pleurer aussi souvent que possible, de faire la plus belle composition française, et enfin, de rencontrer la jeune personne qui le fera délirer d'amour en jouant du piano. Pauvre, mais plus riche que tous les autres, tous ceux qui revenaient de congé en grosse voiture, ramenant une boîte de friandises. Vigneault est venu de loin dans tous les sens du mot, et il le dit à chacun de ses spectacles :

*"J'ai fait cinq cent milles
Par les terres et par les eaux,
Pour vous dire que le monde
A commencé par une sorte de..."*

Pour expliquer le succès de certains charmeurs, il faut regarder "derrière" eux, où l'on trouve les dollars de quelqu'un. Quand il s'agit de Vigneault, c'est "en lui" qu'il faut regarder, dans son "sac de reels". Mais cet amoureux du fantasque, entré dans le monde du spectacle par surprise en brisant toutes les règles établies, on ne peut pas le séparer d'un phénomène social : la transformation du peuple canadien-français. Au risque d'employer de grands mots, je dirai que Vigneault est subitement devenu le symbole d'une identité après laquelle nous courons tous.

Qui sommes-nous ? Peut-être une bande d'égarés qui vivent leur moyen-âge en plein vingtième siècle : malgré moi, quand je pense à cette rage de chansons qui sourdent de partout, à ce fleurissement de guitares plus ou moins bien accordées, à ces boîtes où l'on s'entasse pour entendre des chansons d'amour ordinairement gauches, je ne peux m'empêcher de songer aux anciens troubadours de notre "mère patrie". Peut-être sommes-nous des révolutionnaires qui s'ignorent : nous avons essayé la petite bombe. Peut-être sommes-nous simplement d'anciens affamés : nous nous sommes réveillés un bon matin avec la manne américaine dans notre cour . . . Au fond, nous sommes un peu tout cela : nous avons des velléités de révolution, des idées plus ou moins socialistes circulent parmi nous, nos réactionnaires abondent dans toutes les classes de la société, notre formation politique est encore inexistante en plusieurs endroits de la province, nous avons des gauchistes qui vivent à droite, et des prêtres qui voudraient bien oublier ce que veut dire le signe de croix. Un beau grand n'importe quoi ! Mais une chose est certaine : nous commençons à ne plus nous sentir heureux tout simplement parce qu'on nous affirme qu'il faut l'être ; nous voulons nous construire un bonheur à notre mesure, pour dire la chose en un mot, nous voulons coucher avec la fille dont nous avons envie. Or les faiseurs de chansons, Vigneault en tête, sont en quelque sorte les canaux par lesquels sort de nous ce cri longtemps retenu. Quand Vigneault monte sur la scène pour crier quelque chose d'émouvant, lui qui est parti de si loin et qui peut aller si loin, nous avons l'impression qu'il parle pour nous. Cela ne nous rend pas plus intelligents, ni plus bêtes, mais plus intéressants à regarder. Rien de plus passionnant qu'un accident ou une métamorphose qui se fait sous nos yeux. Et maintenant je passe la parole à Vigneault :

— Nous sommes intéressants à titre de symbole du cri de liberté poussé par l'Amérique, et dans le sens exactement contraire, par les peuples qu'elle opprime. Nous intéressons la haute gomme des financiers comme une tumeur maligne intéresse un médecin féru d'expériences, et qui dit d'une chose aussi déplaisante : "Voilà une tumeur parfaite". La guérison suppose un défi intéressant à relever. Nous faisons, avec un sursaut d'élégance dans le cri, la fleur à la boutonnière, de l'échec occidental... Nos révolutions sont tranquilles, ce qui signifie confortables, c'est-à-dire que notre stagnation, à défaut de lettres de noblesse, en a de créance. Le bonheur lui-même étant inconfortable, nous nous réconcilions avec nous-mêmes, j'allais dire, nous nous confessons, en le déclarant tel avec une lucidité désarmante, que dis-je, armante... Après l'obturation d'une dent cariée (puisque'on n'était pas dans les 49% qui emploient (commercial) qui réduit la carie), je ne connais rien de plus déplaisant que de passer pour Américain. Cependant, il faut bien dire "nous" quelque part en toute franchise. C'est le prix du *hot-dog*.

Ce que je trouve formidable, au sens premier du mot, c'est que si Vigneault se mêlait de faire de la politique en scène, il lui suffirait de quelques mots pour soulever la foule, l'enflammer, la faire courir dans les rues et tout dévaster sur son passage comme un troupeaux d'éléphants décidés à charger. Cela serait si facile ! Heureusement, il ne tombe pas dans le piège que lui tend le nationalisme. Amoureux de son pays, je crois qu'il l'est plus que quiconque, mais au lieu de chanter que les "maudits Anglais" nous ont tout pris, il dit simplement :

"Mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver..."

C'est aussi vrai que tout le reste est plus beau que n'importe quelle plainte basée sur l'actualité. Ne jamais oublier que faire des chansons sur la libération du Québec ferait moins pour la même libération que La Manicouagan ou que "nommer" le Canadien français. Nous avons eu un Soldat Lebrun, il me semble que c'est assez.

Cela revient à dire que Vigneault, parce qu'il est un vrai poète, écrit des chansons et les chante d'abord parce qu'il en a envie, parce que le besoin qu'il en éprouve vient en premier lieu de lui-même et non pas de la situation actuelle. Le créateur (les mots se donnent parfois des allures de géants), est un homme seul, et c'est

au fond de lui-même qu'il va chercher son inspiration. Les révolutions passent (la nôtre était tranquille, on l'a déjà presque oubliée), le coeur humain reste là, planté au milieu de la rue ou du champ de blé. En écharpe ou sous cloche de verre, il saigne. Et nous avons soif...

Heureusement, quand Vigneault écrit quelque chose en rapport avec notre société, il aborde le sujet de façon satirique. Jean-Baptiste Grand Panache et La Cenne en sont des exemples, de même que son monologue de l'année dernière sur le drapeau. Mieux vaut en rire que d'en pleurer. Si jamais un jour tout s'écroule, il faudra bien rire un peu de nous-mêmes, sinon personne n'aura la force de recommencer. Voilà ce qui s'appelle la santé, et notre poète en est plein.

Mais que sont-ils donc, nos chansonniers, Vigneault en tête ? Pour l'instant, ils nous résument totalement. Ils symbolisent notre médecine avancée, notre science, notre génie civil, notre architecture, etc... Les chansonniers sont tout ce qu'il est possible d'imaginer pour sauver un pays. Pendant ce temps, les musiciens, ceux qui ont appris la musique au conservatoire, ont les oreilles dans le crin. Il faut les comprendre : on ne s'improvise pas compositeur. Pour eux, c'est comme si on disait au premier venu :

— Vous voulez enlever les amygdales à votre copain ? Allez-y, mon vieux, voici un scalpel.

Or l'amateur procède à l'opération et la foule applaudit. Ou nous sommes des génies, ou nous sommes plus bêtes que les autres... Pas tout à fait. La vérité, je crois, est qu'il est plus facile de tordre le cou de la musique que celui de la science. On peut faire une opération chirurgicale grâce à des années de médecine, mais on ne peut faire une chanson valable sans avoir quelque chose d'indéfinissable au fond du coeur. C'est ce petit quelque chose que nous avons, qui fait éclore les mots et les airs dont nous avons besoin aujourd'hui. Combien de temps cela va-t-il durer ? Peut-être le temps de notre moyen âge. Dans vingt ans (je suis généreux !), il est bien possible que nous nous lancions dans la lecture de nos romanciers, et que les salles de théâtre appartiennent à des formes de distraction plus légères. D'ailleurs, on sent déjà que le "one man show", si en vogue depuis trois ou quatre ans, perd déjà de son élan. Bientôt, il ne sera plus synonyme de la réussite parfaite. Quand il aura disparu, il est certain que le chansonnier québécois

perdra de l'importance. Le monde de l'amusement (que les chansonniers m'excusent si je les traite d'amuseurs), obéit à des lois obscures, connues seulement des opportunistes.

Et Vigneault, dans tout cela ? Vigneault est d'abord un poète. Quand la chanson ne répondra plus à nos besoins, il pourra écrire du théâtre. Après tout, la chanson, ce n'est pas nécessairement une vie. C'est seulement un moyen de s'exprimer, entre mille. Mais pour lui, aujourd'hui, qu'est-ce que cela représente, faire des chansons. Redonnons lui la parole :

— C'est dire son avis, sur le temps et l'espace des humains que l'on aime et de ceux que l'on n'aime pas, (tout racisme exclus, c'est la moindre des choses, du moins en est-on volontiers persuadé), c'est être anarchique sciemment, au cas où cela serait utile à quelqu'un quelque part, puisqu'être autre chose et le chanter en vers, fussent-ils démesurés, apparaît si vain de la main droite ou de la main gauche.

"Et aussi, six millions d'individus parlant presque français en Amérique sont par eux-mêmes une anarchie qui réclame qu'on la dise. Je considère, pour moi, qu'en tenter d'exprimer ne serait-ce qu'un symbole, qu'un reflet égaré dans la crasse quotidienne, est un métier honnête aujourd'hui, au moins autant, disons-le pour la beauté du mot, que celui d'armateur."

Ceci dit, que chante-t-il au juste ? D'abord, et c'est là qu'il apporte du nouveau dans ce domaine, il chante que des hommes comme Jos Hébert, Jos Montferrand, Ti-Franc-la-Patate, Caillou-la-Pierre et autres géants, sont pris dans la neige, loin de notre pseudo-civilisation, et qu'ils ont un coeur; qu'ils aiment la vie même si elle est dure, qu'ils sont capables de rire même avec des lèvres gercées par le soleil et le froid, que le bagage d'humanité qu'ils traînent au fond de leur coeur est au moins aussi lourd que celui de nos héros mondains.

Ensuite, et c'est par là qu'il me semble égal à tous les poètes que l'on aime placer au-dessus des autres, il chante l'amour, cette étrange maladie qui fait le malheur et le bonheur des hommes depuis qu'ils sont bipèdes. Sa plus belle chanson, selon moi, reste l'une des plus simples :

*Pendant que les bateaux font l'amour et la guerre
Moi, Moi je t'aime, moi, moi, je t'aime.*

Je n'aime pas beaucoup l'analyse de textes : il est si facile de se rendre ridicule en glosant sur les écrits des autres (on n'a qu'à lire les critiques littéraires pour s'en apercevoir), mais je pense qu'il y a peu de chansons où l'on est allé si loin, si creux au fond du cœur et de façon si heureuse dans le vers, pour arracher du ventre le cri que nous avons tous envie de lancer à la face du monde un jour ou l'autre. C'est par ces chansons-là que Vigneault restera, même quand les chansonniers ne seront plus à la mode. Si Alfred de Musset nous intéresse encore, c'est justement parce qu'il "s'est frappé le cœur..."

J'aimerais bien ajouter ceci : Vigneault est grand parce qu'il peut être plus qu'un chanteur. Que tous les interprètes de chansons me pardonnent, mais il est plus facile de chanter que d'être intelligent. Or Vigneault est aussi intelligent que sensible. Voilà pourquoi il a pu monter sur une scène sans être ridicule malgré l'absence de sa voix, et même s'il n'offrait pas les avantages physiques de nos bellâtres, sirupeux de romances.

Vigneault a-t-il des défauts ? Bien sûr que oui, comme tout le monde et peut-être plus, heureusement ! Car s'il n'en avait pas, rien d'humain ne pourrait sortir de lui. Comment pleurer si on n'a jamais fait le mal ? Comment rire si on n'a jamais pleuré réellement ? Vigneault a des défauts et je le soupçonne parfois de les entretenir, de les cultiver, de s'y baigner de temps en temps avec plaisir. Grand bien lui fasse ! Mais ce n'est pas le temps d'en parler. Un défaut, c'est aussi personnel que le choix d'une épouse ou d'une maîtresse. S'il est encore célèbre au moment de sa mort, il sera bien temps de le déshabiller. Pour l'instant, laissons le vivre. Donnons-lui la chance d'avoir quelque chose de caché, même quand il monte sur la scène avec le devoir d'être sincère.

Vigneault est le premier de nos chansonniers, toutes les personnes de son entourage s'en réjouissent, et il n'est plus question maintenant de reculer. Il faudra aller jusqu'au bout, jusqu'à Moscou si c'est possible. Mais ce terrible métier brûle un étrange carburant : le paradoxe. Vigneault chante, la foule applaudit, en redemande, tape des pieds. Tout le monde est content. Ce que l'on ne sait pas, c'est qu'à ce moment-là, les milliers de mains qui s'entrechoquent dans un élan de joie, frappent sur la tête des grands personnages dont il est habité. On lui dit, la lèvres admiratrice :

— Poète, ce que tu nous a fait entrevoir est trop beau, ne le garde pas pour toi seul. Donne-nous le à manger !

Plus on veut lui faire plaisir, plus on cherche à vider sa source. Il me semble miraculeux que Vigneault soit encore debout, encore habité par tout ce monde dont la pureté rend le spectateur jaloux. Cela me fait penser à une petite histoire de tourisme.

"Il était une fois un joli petit village qui se trouvait loin des villes. Un jour, un citadin a passé par là et il a trouvé que le village était une merveille. Retourné à la ville, il l'a dit à ses amis qui sont venus à leur tour. Ceux-là ont amené les leurs, puis on est venu en foule. Tant et si bien qu'à la fin, le village s'est trouvé trop petit. Il a fallu élargir les rues, détruire les maisons, organiser le transport en commun. Bientôt, il n'y eut plus rien de ce qui était là auparavant : le village était devenu une petite ville. Mais on y venait encore et on disait, admiratif :

— Autrefois il y avait ici quelque chose de beau."

Mon cher Vigneault, quand on t'applaudit à tout rompre, pense au petit village. Et si jamais on t'applaudit un peu moins, penses-y encore.

ROGER FOURNIER

ANCIENS NUMEROS

Nous sommes intéressés à racheter à bon prix tous les exemplaires des numéros 5 et 15-16, que nos lecteurs pourraient nous offrir.

Ces numéros nous seront utiles pour répondre aux demandes que nous recevons et compléter des collections.
